

Mihail Sebastian

La ville aux acacias

roman

*traduit du roumain
par Florica Courriol*



bibliothèque étrangère
MERCURE DE FRANCE

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

L'ACCIDENT, Mercure de France, 2002

Chez d'autres éditeurs

JOURNAL, 1935-1944, Stock, 1998, 2007

DEPUIS DEUX MILLE ANS, Stock, 1998

THÉÂTRE, Herne, 2007

FEMMES, Herne, 2007

PROMENADES PARISIENNES ET AUTRES TEXTES, Herne, 2007

LA VILLE AUX ACACIAS

Mihail Sebastian

LA VILLE
AUX ACACIAS

ROMAN

*Traduit du roumain
par Florica Courriol*



MERCVRE DE FRANCE

BIBLIOTHÈQUE ÉTRANGÈRE
Collection dirigée par
Marie-Pierre Bay

Titre original:

ORAȘUL CU SALCĂMI

*Publié pour la première fois en Roumanie en 1935.
© Mercure de France, 2020, pour la traduction française.*

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE 1

Premier sang

Lorsqu'un jour ensoleillé de fin février, au retour de l'école, Adriana marqua un temps d'arrêt sur le seuil de la porte en disant qu'elle « ne se sentait pas bien », madame Dunéa comprit aussitôt qu'il arrivait quelque chose d'inhabituel à sa fille.

Elle n'avait mal nulle part. Elle était juste pâle et sentait ses yeux brûler.

Le lendemain, elle voulut aller en classe mais une fois dans la rue elle rebroussa chemin, jeta un bref regard à sa mère restée au portail, passa près d'elle sans s'arrêter et alla pleurer sur le piano à queue ouvert.

Était-elle malade ?

La médecine familiale des Dunéa allait-elle s'avérer impuis-
sante face à cette patiente sans douleurs et sans voix ?

— Adriana, dis à maman où tu as mal.

Elle ne savait pas. Était-ce le soleil d'un printemps trop pré-
coce ? Était-ce la lumière du matin multipliée par celle de la
neige ? Était-ce cette odeur mêlée, de pourri et de frais, de deux
saisons entrecroisées ?

Elle n'aurait su dire. Tant d'autres choses, plus confuses
encore, l'étourdissaient. Son pas, habituellement ferme, s'allon-
geait paresseusement, comme enfoui dans le moelleux des tapis

ou entravé par une traîne imaginaire à la descente d'un énorme escalier. Adriana chercha dans le modeste registre de ses connaissances littéraires une image appropriée et trouva : une infante qui s'éteint, minée par la tuberculose et la solitude, contrainte de porter sa robe d'apparat dans la salle du trône, déserte.

Rentrant de toute urgence, monsieur Iuliu Dunéa, qui n'avait qu'une idée vague des héroïnes favorites de sa fille, lui demanda d'un ton paternel si elle n'avait pas l'estomac dérangé. Indélicatesse qui s'attira pour toute réplique les sanglots d'Adriana ; celle-ci se jeta dans les bras de sa mère qui entraît justement dans la pièce. Les deux parents se questionnèrent du regard par-dessus la tête de leur fille sans trouver la réponse espérée. Les sanglots d'Adriana persistèrent un instant, déjà moins violents, comme si elle commençait à s'attendrir sur sa propre tragédie.

Prudent, monsieur Dunéa coupa court à la scène ; son bon sens lui interdisait de tolérer, en l'absence du moindre mal de tête ou d'une douleur au pied caractérisée qu'il aurait pu comprendre, une crise de larmes aussi brutale.

— Bêtises que tout cela. Je dirai au docteur de passer.

... Vers le soir, l'agitation d'Adriana faiblit avec le jour finissant. Elle s'était mise au lit et une fois entre ses draps – à cette heure inhabituelle – elle éprouva une sensation de langueur, de léger malaise, de convalescence qui lui rappelait certaines soirées de vacances, certaines heures passées dehors sur une chaise longue à attendre le sommeil qui tardait à venir.

Elle tendit au docteur une main molle et lui adressa un petit sourire. Il garda sa main dans la sienne pour compter les battements du pouls en consultant nonchalamment sa montre. D'abord peu enclin à prendre la malade au sérieux, il en vint à la considérer plus attentivement à la vue de son corps dénudé. C'était celui d'une enfant mais il présentait pourtant d'imper-

ceptibles reliefs. Une poitrine de garçon, à peine marquée, qui s'arrondissait autour de deux pointes rouges et qui, sous l'effet de la respiration régulière, avait quelque chose du mouvement voluptueux d'un sein. Et si Adriana n'avait pas obstinément maintenu l'édredon plaqué à la hauteur de ses hanches, le docteur aurait pu constater la même poussée muette vers la maturité dans la ligne d'une jambe, fine depuis la cheville jusqu'au genou mais dont le mollet s'épanouissait en un dessin précis.

Il leva les yeux pour regarder, sur le côté opposé du lit, la mère qui suivait avec inquiétude le déroulement de l'examen ; il lui adressa un sourire entendu.

— Rien de grave, rien de grave. Votre fille grandit.

Et comme madame Dunéa semblait hésiter à comprendre, il poursuivit :

— Vous voyez ce que je veux dire ? Adriana n'est plus une enfant. Elle sera très bientôt une petite demoiselle.

La trop longue visite du docteur commençait à agacer Adriana qui ne saisit pas immédiatement le sens de ses paroles. Elle se les répéta machinalement et c'est alors seulement – comme si dans ce murmure intérieur elles avaient pris leur véritable signification – qu'elle en mesura la portée. Elle tressaillit.

Une sensation de douce chaleur lui monta aux joues avant de se répandre dans tout son corps.

« Chouette, alors ! » se serait-elle écriée si, à la place de sa mère, s'était trouvée à son chevet Cécilia, sa meilleure camarade de classe. Elle aurait aussitôt applaudi des deux mains comme une enfant. Elle esquissa le geste mais, sans savoir exactement pourquoi, sentit que sa joie était entachée d'un interdit. La voix neutre du médecin, le sourire gêné de sa mère, le silence qui avait brusquement suivi, s'ajoutant à quelque chose de plus fort et de plus profond que leur attitude et qui partait de son cœur pour remonter à sa gorge, pareil à un bouillonnement de sang

et de rire mêlés, venaient de lui révéler qu'*Adriana n'est plus une enfant*. Ces mots si simples qui seraient passés pour pure politesse dans un salon dissimulaient un mystère qu'une jeune fille bien élevée se devait de ne pas comprendre en présence de ses parents.

Elle se retrouva la main levée sans savoir qu'en faire, chercha un geste convenable pour achever le mouvement ébauché et, n'en trouvant pas, replia brusquement le bras avec une maladresse craintive qui amusa la mère et le docteur. Elle voulait être seule. Elle se retourna doucement dans le lit, laissant reposer tout le poids de son corps sur sa hanche droite, en éprouva du plaisir, adressa un tendre regard à sa mère et dit d'une voix câline :

« J'ai sommeil, maman... »

Les semaines qui suivirent cet événement furent insupportables. Adriana menaçait toute la maison de crises de larmes, prêtes à éclater au moindre mot dit trop fort ou pas assez dans la pièce d'à côté, dans la cour ou chez des voisins. Elle ne supportait pas le bruit. Ni le silence. L'ombre terne du crépuscule la dérangeait lorsque, vers les six heures, les choses de la cour, vues de la fenêtre, perdaient leurs contours. La lumière des matins ne l'énervait pas moins ; blanche et crue, elle lui rappelait celle, éblouissante, du phosphore que la professeure du pensionnat avait manipulé un jour, en cours de chimie. Le soleil inondant les rues comme un déferlement d'eaux transparentes l'étourdissait et la mettait mal à l'aise.

La peau de son visage avait pris une teinte terreuse, s'arrondissant, près des yeux, en cernes immenses.

Elle était la proie d'incessantes sautes d'humeur. Tantôt agitée, effrayée par les bruits les plus lointains ou terrorisée par le propre son de sa voix, tantôt haletant comme après une course

fantastique, les yeux hagards, elle s'arrêtait en plein milieu d'une phrase comme si elle prêtait une oreille attentive à un mystère en train de se dénouer quelque part en elle, se reprenant ensuite avec une hâte dont on ne savait pas si elle voulait excuser son interruption ou éviter une explication. Ses gestes devenaient alors fébriles et brusques, elle lâchait une tâche à peine commencée pour une autre qu'elle avait laissée en plan la veille et qu'elle abandonnerait à son tour deux minutes plus tard, hurlant son agacement d'un bout à l'autre de la maison, pour finir, épuisée après cet effort et honteuse de ses caprices, par éclater en sanglots.

Elle avait alors l'impression que son cœur se brisait et que le sang jaillissait en une sourde hémorragie. L'idée la troublait : elle se voyait incomprise, seule, vouée à mourir avant ses quinze ans, comme une fleur la première nuit de chaleur, prisonnière entre les quatre murs de sa propre maison, au milieu des habitants de sa propre ville, solitaire et triste, pauvre petite. Et elle soupirait.

Mais, une nuit, sa mystérieuse maladie se clarifia. D'une défaillance dont elle n'aurait pas su dire si elle tenait de l'évanouissement ou du sommeil, elle fut tirée tard, à minuit passé, par un frisson. Elle ne comprit pas ce qui se passait : son pied avait-il heurté par mégarde la barre du lit en laiton, le choc glacé s'était-il répercuté à travers tout son corps telle une nappe liquide ?

Elle sentait se propager en elle une onde froide qui se fondait ensuite en un bouillonnement sourd, ce filet glacé s'enliser dans un embrasement du sang, son être tout entier se consumer en une immense et unique flambée. Ce fut comme une sensation de lent glissement à l'intérieur d'un corps écartelé.

Elle aurait bien crié. Pas de peur, juste parce qu'il lui semblait que ce cri serait la seule preuve qu'elle était vivante et que dans l'effort pour s'exprimer elle aurait eu la sensation de se

tendre tout entière pour sortir de son agonie. Elle aurait bien crié, dans l'espoir de retrouver son corps. Elle n'en fit pourtant rien. Elle n'était plus capable d'aucun effort : il l'aurait épuisée. Elle s'abandonna à cette infinie lassitude et se voua, vaincue, à son triste sort.

« Et si j'allais mourir ? »

Une larme trembla entre ses cils. Cette pensée la révolta. Non, elle ne devait pas mourir ici, seule, à l'insu de tous, désespérée, dans l'indifférence de la nuit, minée par une douleur sans nom, consciente que la fin était proche mais incapable de s'y soustraire, ne serait-ce que dans un cri, dans un soupir.

Elle serra les poings – ils étaient bien là. Elle les colla sur ses hanches et les pressa contre sa chair. Elle retrouvait peu à peu son corps frêle soumis à une tension violente.

Puis, quelque chose céda et son corps se détendit comme sous le fardeau d'un poids venu de l'intérieur. Une nouvelle vague déferla en elle. Son corps tourbillonnait dans cette volupté douloureuse. Adriana tenta un dernier effort. Puis elle se laissa retomber sur les oreillers, écarta mollement les jambes, baissa la tête et soupira de plaisir et de tristesse.

Elle sentit quelque chose de chaud sur ses cuisses – et de très loin, obscurément –, lui revint comme un goût du sang.

CHAPITRE 2

« Tu ne vois donc pas que les acacias ont fleuri ? »

L'événement était passé sans plus de complications sentimentales. La mère d'Adriana traitait les états d'âme et les crises de sa fille avec la même indulgence un peu distraite que ses propres troubles intimes vingt ans plus tôt : elle savait que cela passerait.

Si un sentiment inhabituel de gêne ne l'avait retenue, elle aurait tout simplement déclaré à sa fille que ce supplice finirait vite, que tous ses désespoirs inutiles seraient bientôt oubliés, qu'elle quitterait un beau jour la maison familiale au bras d'un autre Iuliu Dunéa et qu'elle rirait bien alors de toutes ces bêtises, si tant est qu'elle s'en souviennne encore.

Elle préféra n'en rien dire et éviter les explications délicates. Dans son esprit, cette nouvelle étape de la vie d'Adriana n'impliquait au fond qu'un simple changement d'hygiène. Rien de plus.

À dire vrai, elle avait quand même eu un instant d'émotion. L'idée qu'une autre femme allait commencer à vivre sous son toit et que cette femme était sa propre fille réveillait dans son esprit, partagé entre les soucis d'un début de goutte, un bon mari et une fille sage, une sorte d'ancienne coquetterie lui faisant regretter confusément la jeunesse qui s'éloignait à jamais mais lui donnant aussi un sentiment d'orgueil maternel. Devant

le lit d'Adriana, Maria Dunéa se rappela tout ce que sa vie avait eu d'obscur, jour après jour. Elle eut un léger soupir. Quant à Adriana, ce qu'elle retint du trouble de sa mère et du ton grave dont elle lui avait conseillé de se reposer « car elle devait en avoir besoin » (qu'est-ce qui lui faisait dire qu'elle avait besoin de repos?) c'est l'idée que l'événement de la nuit précédente avait quelque chose de mystérieux et d'inavouable, de secret, un peu comme cette histoire d'oncle parti très jeune en Amérique dont on gardait la photographie à la maison mais dont personne n'aurait jamais osé prononcer le nom devant elle.

C'est peut-être pourquoi, le soir, lorsqu'elle se coucha en se pelotonnant sous l'édredon, elle eut la sensation secrète de commettre un délit.

Quelques semaines plus tard, Adriana retourna à l'école. Elle n'était ni paresseuse ni douillette. Mais sa mère avait préféré la garder à la maison pendant ces journées délicates: elle savait combien les filles de l'âge d'Adriana sont curieuses et ne cessent de se chuchoter dans les coins mille et une bêtises dont elles ne comprennent rien.

Madame Dunéa n'aimait pas les secrets. Monsieur Dunéa moins encore.

Ils emmenèrent leur fille avec eux au cinéma ou à la promenade. Les visites de ses amies, d'ailleurs fort rares, se passaient en présence de l'un des parents. Quant à ses études – nul souci à se faire.

Quelques semaines d'absence aux cours de Notre-Dame d'Avignon, école de langues modernes, peinture et bonnes manières, étaient aisément rattrapables. Le prix d'excellence de la fin de l'année n'était pas menacé non plus. Adriana n'avait pas vu d'un si mauvais œil ce régime. Ce qui arrivait à sa petite personne la préoccupait trop pour aspirer à une liberté dont elle

n'avait nulle utilité. Les plaisanteries de l'école, la rivalité ou l'amitié de ses camarades et même la sympathie de *sœur** Denise – quelle importance cela pouvait avoir pour elle qui s'était sentie à deux doigts de mourir? Elle jeta sur son passé le regard désabusé de ceux qui reviennent après un grand malheur dans une ville joyeuse, insouciant, illuminée.

Ce matin-là, pourtant, elle était contente d'aller à l'école.

Elle n'était pas curieuse de voir mais d'être vue.

Au fond que pouvaient bien lui dire ces filles dont aucune ne savait ce qu'elle savait? Sauf Margaréta, peut-être. Elle avait toujours été plus étrange que les autres... Et encore... Adriana ne s'arrêta pas comme les autres fois devant le lycée de garçons. Cette bande d'énergumènes qui ne savaient que se battre et hurler – juste au moment où les filles sortaient de leur école pour se faire voir et admirer – ne l'intéressait plus. À quelques pas de là, un monsieur s'inclina respectueusement sur le seuil d'une boutique:

« Mes hommages, mademoiselle Dunéa! »

Adriana rougit. En passant, elle regarda dans le miroir d'une vitrine sa taille redressée et ses traits tirés. Autrefois, moins de deux mois plus tôt, il lui aurait dit: « Bonjour, ma petite! »

Lorsqu'elle entra en classe, *sœur* Denise avait déjà commencé la leçon.

Elle s'interrompit pourtant en son honneur. Elle descendit de l'estrade, lui caressa les cheveux et l'embrassa. C'était là une récompense réservée aux meilleures élèves en fin de trimestre. Toute la classe bruissa d'envie et de surprise.

Lucretia Ginulescou, la préférée par intérim de *sœur* Denise durant l'absence d'Adriana, en trembla de dépit. Elle aurait

1. Les passages en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (toutes les notes sont de la traductrice).

rougi de colère si sa peau jaunâtre lui avait permis de telles variations de couleurs. Seule Adriana resta indifférente. Elle était bien au-dessus de pareils enfantillages, elle en aurait souri si sa dignité de convalescente l'y avait autorisée.

Une fois assise à sa place à côté de Cécilia Cotéanu, elle répondit à l'enthousiasme de son amie d'une poignée de main lasse. Elle sortit avec des gestes lents son bloc à dessin, sa règle et son crayon, détacha une feuille et écrivit tout en haut, en majuscules calligraphiques bien espacées: «Adriana Dunéa, 8 avril.» (Avril? Les acacias du boulevard n'auraient-ils donc pas encore fleuri ou était-ce elle qui ne les avait pas remarqués? Pas facile de saisir tous les détails quand on est si fatiguée. Elle n'aurait pas vu non plus monsieur Popescou s'il ne lui avait pas crié: «Mes hommages, mademoiselle Dunéa!» Drôle, quand même!)

De derrière, une camarade lui glissa un bout de papier. Adriana y lut: «*Papa** m'a rapporté de Bucarest un *jersey** comme le tien, à rayures rouges et lavable! Il est adorable! Tu viens le voir cet après-midi?»

Adriana haussa les épaules d'un air d'ennui et entreprit de dessiner.

— Tu sais ce qu'a dit Gélou hier soir? Que les femmes sont toutes des vipères et que lui...

— S'il vous plaît, ma sœur, Cotéanu m'empêche de travailler!

Il se fit un grand silence. Adriana venait de dénoncer sa meilleure amie. Toutes les têtes se tournèrent, surprises, de son côté.

Une rumeur d'indignation mêlée de jubilation suivit ce moment de stupéfaction: la première de la classe avait laissé voir une âme noire et les deux meilleures amies de toute l'école se séparaient.

Lucrétia Ginulescou manifesta à voix haute son étonnement: «Oh, quelle horreur!» *Sœur* Denise préféra ne rien entendre et

continua de corriger un dessin sur son bureau. Cécilia, après avoir tenté un instant de retenir ses larmes en fronçant les sourcils et en regardant par la fenêtre, éclata en sanglots juste au moment où le calme était revenu dans la classe. Elle pleurait maintenant sans bruit, doucement, pour son propre plaisir et sur son malheur.

Adriana, triste aussi mais d'une tristesse supérieure, continuait à dessiner avec une application si profonde qu'on aurait pu croire que pour elle ni le matin venant, par la fenêtre, jeter sur le plancher de grandes taches de lumière, ni l'hostilité palpable de ses camarades, ni les larmes de Cécilia, ni sa propre personne n'existaient plus en dehors de la ligne que la pointe de son crayon faisait courir sur le papier...

À la récréation, Cécilia vint quand même lui parler.

— Pourquoi tu m'en veux, Adriana? Pourquoi tu es fâchée? Pourquoi tu es méchante comme ça?

Adriana sourit avec bonté, s'accorda un bref moment de réflexion comme un adulte embarrassé par la question d'un enfant auquel il ne saurait que répondre.

— Je ne t'en veux pas. Je ne suis pas fâchée et je ne crois pas être méchante.

Cécilia insista.

— Tu ne peux pas comprendre! s'écria Adriana avec un geste vague de la main. Tu ne peux pas comprendre!

Et comme Cécilia se montrait toujours aussi triste, que son regard restait suppliant et qu'elle-même éprouvait le besoin de dire à haute voix, ne serait-ce qu'à une seule de ces gamines se poursuivant bêtement dans la cour, tout ce qui agitait son esprit depuis tant de jours et de leur prouver que la vie n'est pas un simple jeu mais une chose triste, déchirante, importante dont elle était bien consciente pour l'avoir subie et la subir encore et dont les autres n'avaient pas la moindre idée, Adriana chercha

un mot dans sa mémoire, regarda attentivement autour d'elle comme si les grilles métalliques ou les pavés de la rue pouvaient lui souffler ce qu'elle devait dire, releva doucement la tête, aperçut une branche qui se courbait au-dessus du portail, s'illumina devant ce symbole et, aussitôt convaincue, d'une part, qu'elle dévoilerait ainsi son secret et désolée, d'autre part, de ne pouvoir formuler ouvertement la vérité vraie, dit d'une voix sourde :

— Mais tu ne vois donc pas que les acacias ont fleuri ?

Puis, honteuse de ce qu'elle croyait être un aveu, elle s'enfuit. Cécilia ne bougea pas, elle ne comprenait pas. Un rire fusa au-dessus de sa tête. C'était Margaréta qui avait écouté la conversation des deux amies depuis la fenêtre de la classe.

À midi, Adriana quitta l'école toute seule derrière les autres filles, pressées, comme toujours, de gagner le boulevard pour ne pas manquer la sortie du lycée de garçons. Autrefois c'était un jeu qui lui plaisait. Maintenant...

Elle marchait d'un pas légèrement hésitant, le regard grave. Au coin de la rue, elle s'arrêta pour respirer profondément et regarder autour d'elle. Le boulevard s'ouvrait, très large, avec ses deux trottoirs et ses deux rangées d'acacias dont les couronnes s'unissaient en une sorte de tonnelle épaisse à travers laquelle la lumière violente de l'après-midi, filtrée, se faisait plus douce. L'air était vivifiant. Si elle n'avait pas su combien la vie peut être triste, elle aurait ri et pris plaisir à regarder passer les lycéens.

Devant le lycée, justement, Margaréta la rattrapa et lui demanda si ça la dérangeait qu'elle l'accompagne jusque chez elle. Adriana accepta sans grand enthousiasme. Quelques garçons qui sortaient levèrent leur casquette pour saluer gravement les deux filles, en arrivant à leur hauteur, mais pouffèrent de rire dès qu'ils les eurent dépassées.

De l'autre côté du boulevard, un garçon trapu qui avait suivi la scène s'écria : « Fayots ! »

Mihail Sebastian

La ville aux acacias

Quand arriva le printemps, Adriana retrouva une ancienne mélancolie, de vagues désirs, des plaisirs incertains. Ses yeux s'embuaient sans motif apparent, ses paupières s'alourdisaient d'une mystérieuse torpeur, ses seins frissonnaient sous le tissu de ses robes. Elle attendait, sans savoir quoi.

À quinze ans, Adriana attend l'amour, bien sûr. Ravissante adolescente, élevée au cœur de la bourgeoisie roumaine des années 1920, elle découvre ses premiers émois, d'abord pour un beau cousin, puis pour un jeune étudiant.

Mais à part un flirt de plus en plus poussé, rien n'est permis. Jusqu'au jour où la passion risque de tout emporter...

Mihail Sebastian, né en 1907 et mort à Bucarest en 1945, a publié *La ville aux acacias* en 1935, considéré comme un classique de la littérature roumaine. Il est aussi l'auteur d'un célèbre *Journal*. Son roman *L'accident*, prémonitoire, est paru au Mercure de France.



La ville aux acacias

Mihail Sebastian

Cette édition électronique du livre
La ville aux acacias de Mihail Sebastian
été réalisée le 2 octobre 2020
par les Éditions Mercure de France.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782715255302 - Numéro d'édition : 371981)

Code Sodis : U36611 - ISBN : 9782715256194

Numéro d'édition : 376560